

Les Irlandais
de Grosse-Île

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les Irlandais de Grosse-Île / Christiane Duquette

Nom : Duquette, Christiane, 1952- , auteure

Duquette, Christiane, 1952- | Héritiers

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Les héritiers

Identifiants : Canadiana 20189412917 | ISBN 9782895858645 (vol. 2)

Classification : LCC PS8613 U694 I74 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CHRISTIANE DUQUETTE

Les Irlandais
de
Grosse-Île

★★ Les héritiers



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les Irlandais de Grosse-Île

1. *Devils et espoirs*, 2019

L'amante de Molière, 2017

La fille de la Joconde

1. *À l'ombre des rois*, 2013
2. *Les princes rebelles*, 2014

*Mon rôle n'est pas d'écrire l'histoire dans ses faits officiels,
mais de la chercher dans ses épisodes oubliés.*

GEORGE SAND

1

Québec, fin juin 1867

C'était le début de l'été, la saison où le soleil se permet de flâner et de prolonger sa chaleur bien après la brunante. Plus particulièrement cette nuit-là, où la touffeur à l'intérieur du manoir des Rousseau empêchait Joseph de dormir.

Il sentit des gouttes de sueur ruisseler sur son front et le long de son dos. À la recherche d'un coin frais dans le lit, il roula sur le côté, mais en vain. À tâtons, il réussit à allumer la mèche de la lampe posée sur la table de chevet et se leva. Espérant y trouver une légère brise, le vieux docteur se résigna à aller se bercer sur la véranda, qui donnait sur la cour arrière.

Il se rendit à l'office, puis se dirigea droit vers la glacière pour se verser un grand verre de thé glacé. Avant de sortir, il laissa la lampe allumée sur le coin de la table, après avoir pris soin de tourner la clé pour en atténuer la flamme. Dès qu'il passa la porte moustiquaire, il eut l'impression de pénétrer dans un immense trou noir. Tout n'était qu'obscurité, sauf un bout de la galerie qui baignait dans un mince rayon de lune. L'odeur des pommiers en fleurs et un ciel magnifiquement étoilé l'accueillirent. Toutefois, la brise chaude provenant du fleuve ne lui apporta qu'une fausse fraîcheur. Il s'assit tout

de même dans son fauteuil préféré pour écouter le concert nocturne des cigales, dont seul le craquettement brisait le silence.

Âgé de soixante-sept ans, Joseph, malgré son crâne dégarni couronné de cheveux blancs, ses lunettes d'écaille et son dos courbé, avait gardé un certain charme. Il émanait encore de lui cette bonhomie qui inspirait confiance, tout en révélant peu de choses sur ses pensées. Il avait conservé son poste de médecin à l'hôpital Hôtel-Dieu et ne rendait visite qu'à quelques patients choisis, une journée par semaine.

À peine dix minutes après qu'il se fut installé, il entendit des pas provenant de la maison. Il reconnut à travers le grillage qui s'ouvrait la silhouette de son gendre Arthur, le major Lockwell, une chandelle à la main.

— Je vous ai entendu descendre, Joseph, lui expliqua-t-il en laissant la porte claquer dans son dos. Comme je ne pouvais pas dormir, moi non plus, j'ai décidé de venir vous rejoindre. Cette chaleur est insoutenable. Vous n'êtes pas malade, au moins ?

Il s'assit sur la berceuse qui jouxtait celle de son beau-père et mit le bougeoir à ses pieds.

— Non, non ! Rassure-toi, Arthur. Bien que ce léger souffle ne soit en rien rafraîchissant, je me plais à imaginer que, dehors, l'air est moins lourd.

Depuis leur mariage, dont ils célébreraient le douzième anniversaire en août, Arthur et Molly s'étaient installés au manoir des Rousseau. Florent et Mary, maintenant mari et

femme, étaient toujours à leur service. Au fil des ans, à la demande de Joseph et de Cécile, les époux Lockwell remplissaient de plus en plus de tâches concernant la gestion du domaine. Deux mois après leurs noces, Molly avait eu la joie d'annoncer à Arthur qu'elle attendait un enfant et, au grand bonheur de tous, l'été suivant, la petite Charlotte était venue agrandir la famille. L'atmosphère dans la maison en avait été transformée. Enjouée et vive, la fillette redonnait un coup de jeunesse à toute la maisonnée. Malheureusement, Molly avait fait plusieurs fausses couches par la suite et ne pourrait plus jamais enfanter.

Arthur sortit sa pipe de la poche de sa robe de chambre et entreprit d'en bourrer le fourneau. Une fois qu'il l'eut allumée, il souffla la flamme de la chandelle et les deux hommes retombèrent dans la noirceur.

Depuis qu'ils partageaient leur quotidien, le docteur et le policier avaient eu passablement le temps d'apprendre à se connaître. Ni l'un ni l'autre n'étant de nature très bavarde, ils se bercèrent un bon moment sans prononcer un mot. Soudain, Joseph tapa sur l'accoudoir de sa chaise, ce qui fit sursauter son gendre.

— Je n'arrive pas à y croire! bougonna-t-il, comme s'il pensait tout haut. Après trois années de débats à nous rebattre les oreilles avec cette histoire, Macdonald et ses compères ont fini par constituer leur Dominion du Canada!

En effet, il n'y avait pas que la canicule qui privait le docteur d'un paisible sommeil. Il avait de la difficulté à accepter que deux semaines auparavant, sous la gouverne de la

puissante Angleterre, les membres du Parlement canadien avaient finalement signé l'acte qui officialisait la création d'une nouvelle nation : les colonies britanniques du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et du Canada-Uni s'étaient alliées pour former un seul pays.

Le policier rejeta une bouffée de tabac, puis se frotta le menton. Ce n'était pas la première discussion que son beau-père et lui avaient sur ce sujet. La fondation du Dominion mettait inévitablement les Canadiens français dans une situation de minorité et était d'autant plus choquante qu'on l'avait conclue sans consulter la population.

Arthur, descendant d'un ancêtre écossais, avait hérité de la même aversion pour la domination britannique que celle qu'entretenaient les Canadiens français. Il comprenait fort bien la crainte qu'éprouvait Joseph à l'égard d'une assimilation des francophones catholiques par les Anglais protestants. Toutefois, il ne savait plus quoi lui dire pour tempérer son appréhension et éviter qu'il ne s'échauffe davantage. Ce qui était peu recommandable pour le cœur du vieil homme. Alors, connaissant le respect du docteur pour le clergé, il lui rappela l'avis de l'archevêque de Québec :

— M^{gr} Baillargeon a peut-être raison en soulignant, dans ses allocutions, les avantages de la puissance d'un grand pays...

Dans l'obscurité, Joseph fronça gravement les sourcils, au point qu'ils n'en formèrent qu'un seul, et se redressa vivement dans son fauteuil à bascule.

— Je ne voudrais rien dire contre l'archevêque, l'interrompit-il. Cet homme est un saint. Je trouve néanmoins que les religieux

ne devraient pas se mêler de politique. Dans la plupart des paroisses, les curés nous exhortent à la soumission, mais comment réagiront-ils lorsque le gouvernement britannique parviendra à nous déposséder de notre langue maternelle et à propager le protestantisme à travers la province de Québec, comme en Écosse et en Irlande ? J'entends notre cher Matthew s'exclamer : « Encore une victoire de ces maudits envahisseurs d'Anglais ! » Ils nous l'ont fait payer cher, la révolte des Patriotes de 1837 !

Le vieil homme s'était emporté, si bien qu'il avait déclamé sa dernière phrase sur un ton de voix enflammé. Au lieu de calmer son beau-père, Arthur avait ravivé sa colère. Le policier mordilla le bout de sa pipe, puis il soupira.

— Vous n'avez peut-être pas tort, Joseph, admit-il, mais ne soyons pas trop alarmistes. Matthew nous dirait aussi que, dans l'histoire, bien des traités ont été bafoués et annulés. Il faut savoir croire en l'avenir...

N'en étant pas trop persuadé lui-même, Arthur laissa sa phrase en suspens et le docteur n'ajouta aucun commentaire. Les deux hommes retombèrent dans leur mutisme. Le major se remit à fumer sa pipe et Joseph reprit une gorgée de thé, à présent tiède. Pour ce dernier, le chant des cigales s'était tout à coup transformé en un désagréable cri strident.

* * *

La canicule se prolongea toute la semaine. Dans le port, au sortir des tavernes, les batailles entre marins, débardeurs et ouvriers des chantiers navals se multipliaient. Lors d'une

ronde de nuit, Arthur et un collègue policier réussirent à sauver de justesse un jeune matelot qui se faisait tabasser par deux robustes racoleurs.

Depuis une dizaine d'années, plusieurs de ces malfaiteurs opéraient sur les quais et s'attaquaient aux marins. Une fois qu'ils les avaient enivrés, ces vils recruteurs dépouillaient leurs victimes de leurs maigres possessions et les revendaient à d'autres capitaines en mal de main-d'œuvre. Pour les policiers de la ville, ces ravisseurs représentaient un sérieux casse-tête. Surtout qu'une fois arrêtés, ils s'enfermaient dans un silence obstiné, préférant la prison à la mort certaine qui les attendait si jamais l'envie de dénoncer l'un de leurs acolytes leur titillait la langue.

Au petit matin, lorsqu'il rentra à la maison après une longue nuit de patrouille, Arthur monta directement à l'étage. Il ouvrit la porte de sa chambre sans faire de bruit, puis la referma doucement derrière lui en appuyant contre elle ses massives épaules. Il prit quelques secondes pour contempler le visage détendu de sa femme endormie, écartant tous soucis de son esprit. Âgée de trente-deux ans, Molly avait conservé cette légère timidité, qu'il trouvait encore très séduisante.

En pensée, il revint au moment de leur installation au domaine, où, jour après jour, ils avaient appris à mieux se connaître, à enrichir leur amour. Molly était devenue sa confidente, celle à qui il pouvait communiquer ses pensées les plus intimes. Elle s'intéressait à son travail, comprenait ses moments de lassitude et respectait le besoin qu'il ressentait parfois de s'isoler pour retrouver son équilibre. Il n'était pas

toujours aisé pour le major d'oublier le monde de la criminalité et d'être disponible mentalement et physiquement pour sa famille.

Il sourit intérieurement. Sans être importune, Molly démontrait une curiosité lorsqu'il lui décrivait certains crimes plus difficiles à résoudre.

Elle a la finesse d'esprit d'envisager la situation d'un autre angle, songea-t-il, et la plupart du temps, ses intuitions sont très justes.

De son côté, il comprenait le besoin d'accomplissement de Molly. Même après la naissance de Charlotte, il avait soutenu son épouse dans sa décision de poursuivre son bénévolat comme sage-femme à l'hospice Saint-Joseph-de-la-Maternité. Quelquefois, elle en revenait ébranlée par la misère humaine qu'elle y côtoyait et elle pouvait compter sur lui pour la reconforter.

Que j'aime cette femme! pensa-t-il, ému et heureux. Soudain, il éprouva le désir de la caresser.

Molly se rendait trois jours par semaine au dispensaire, mais pas aujourd'hui. Il s'empressa de se dévêtir et s'avança vers le lit à colonnes sans faire de bruit. Il s'y glissa, près de sa femme. Il ne put s'empêcher de lui déposer un baiser dans le cou et de coller son nez sur sa peau afin de humer la légère odeur de vanille qui s'en dégageait. Incapable d'ouvrir ses paupières lourdes de sommeil, Molly se retourna et plaqua son corps chaud contre le sien.

— Bonjour, Arthur chéri, murmura-t-elle d'une voix empâtée.

— Comment peux-tu savoir que c'est bien moi? Tu as les yeux fermés, lui susurra-t-il à l'oreille, moqueur. Ça pourrait être ton jeune amant!

— Ta moustache, mon amour, lui répondit-elle du tac au tac, avec un petit rire. C'est elle qui t'a trahi.

Arthur la serra dans ses bras et l'embrassa tendrement. Il lui effleura une épaule et sentit sa peau moite de sueur.

— J'ai le goût de faire l'amour, mais par cette chaleur, je peux comprendre si tu n'en as pas envie...

Pour toute réponse, Molly ouvrit les yeux et mit un doigt sur la bouche d'Arthur.

— Laisse-moi faire, mon chéri.

Elle se débarrassa de sa jaquette de soie imbibée d'humidité et la lança au pied du lit. Se surprenant elle-même, elle étendit une jambe sur celles du major et vint s'asseoir à califourchon sur lui. Sous les effleurements de sa bouche, elle sentit un frisson parcourir le corps de son mari. Pour lui répondre, Arthur entreprit de lui caresser les seins de ses larges mains pendant qu'elle se laissait glisser sur son membre durci. Molly eut un petit soupir de satisfaction lorsque Arthur fut entièrement en elle et ce dernier grogna de plaisir. Elle entama alors un va-et-vient qui, à mesure qu'il s'intensifiait, les rapprochait de l'instant de jouissance.

— Je t'aime, lui souffla Arthur, une fois qu'ils furent comblés.

Il la fit rouler sur le côté et se retira doucement d'elle. Elle posa sa tête au creux de son épaule et se rendormit au son

rassurant de sa respiration, calme et profonde. Arthur recouvrit du drap de coton leurs corps ruisselants et, un sourire de bonheur dessiné sur les lèvres, il la suivit dans les bras de Morphée.

Une demi-heure plus tard, le charme fut rompu par quelques coups timides cognés à la porte de la chambre.

— Maman ? Est-ce que je peux entrer ? murmura la voix de Charlotte.

La réponse ne venant pas assez vite pour elle, la gamine tourna la poignée et passa timidement sa tête blonde dans l'entrebâillement.

— Chut ! fit aussitôt sa mère en lui faisant signe de ne pas réveiller son père.

Molly se leva doucement, enfila rapidement sa robe de chambre et escorta sa fille hors de la pièce.

— Charlotte, je t'ai dit mille fois de ne pas venir déranger ton père le matin, surtout lorsqu'il travaille de nuit.

— Mais, maman, c'est aujourd'hui que commencent mes leçons de dessins. As-tu oublié ? Il est déjà huit heures ! La carriole est prête et Florent veut bien m'y amener, mais il ne connaît pas l'adresse de l'École d'art.

À la fin de l'année scolaire, Charlotte avait insisté pour que ses parents l'inscrivent à des cours d'été, le dessin étant sa récente passion. Dans une lettre de recommandation, sœur Sainte-Anne, une institutrice de la congrégation des Ursulines, y décrivait l'impressionnant talent de son élève pour le dessin,

ne manquant pas de préciser que cette dernière était bilingue. Ce qui finit par convaincre la directrice de l'Académie anglaise, une certaine M^{me} Browne, d'accepter la fillette.

Molly remarqua que Charlotte, soucieuse de son apparence, avait mis sa belle robe verte et avait demandé à Mary de coiffer ses longs cheveux en deux tresses qui tombaient de chaque côté de sa tête et étaient garnies d'un ruban de la même teinte que sa tenue.

Cette petite a vraiment hérité de la coquetterie de sa tante Rachel! se dit Molly, un pincement au cœur au souvenir de sa sœur qui vivait à New York.

Elle prit affectueusement le rond visage de Charlotte entre ses mains et plongea son regard dans les grands yeux bleus de sa fille, qui accentuaient son teint rose et blanc.

— Oh ! Pardonne-moi, Charlotte, mais je ne croyais pas qu'il était si tard.

Elles descendirent à toute vitesse l'escalier de chêne et se dirigèrent vers la cuisine. Mary s'y affairait à enfourner trois tartes garnies des fraises qu'elle et la fillette avaient cueillies la veille dans le jardin. Florent, après avoir nourri les chevaux et nettoyé l'écurie, se désaltérait d'un verre d'eau froide, attablé devant sa femme.

— Florent, c'est très gentil de ta part de t'offrir pour aller reconduire la petite, le remercia Molly en entrant dans la pièce. À l'évidence, je ne serai jamais prête à temps... Tu me rends vraiment service.

— Pas de problème, madame Molly, vous pouvez compter sur moi. Je vais même l'escorter jusqu'à sa classe.

Molly lui fit un sourire de gratitude.

— L'académie est sur la rue Sainte-Ursule, près du poste de police.

Elle se retourna vers sa fille et lui indiqua :

— Lors de ton inscription, tu te rappelles, nous avons rencontré M^{me} Browne. C'est une dame très avenante, je suis certaine qu'elle te recevra...

— Maman, la coupa sa fille, je ne suis plus un bébé. Tu n'as pas besoin de me rassurer. En fait, j'ai très hâte de commencer mes cours.

En prononçant ces mots, Charlotte vit apparaître sa grand-mère Cécile sur le seuil de la porte arrière, tenant dans une main un joli bouquet de fleurs provenant de la roseraie.

— Je sais bien que la canicule se prolonge, Molly, lança la dame, les joues rougies sous son chapeau de paille, mais que fais-tu encore en robe de chambre à cette heure ?

Ne sachant pas trop par où commencer, Molly leva les mains au ciel en soupirant. La réponse ne venant pas, Cécile haussa les épaules. Il faisait trop chaud et elle devait faire tremper ses roses dans l'eau. Elle fut arrêtée dans son élan par sa petite-fille, qui l'accueillit en lui enserrant la taille. D'une main, elle réussit à poser les fleurs sur la table, puis elle se pencha vers Charlotte pour lui déposer un baiser sur le front. En remarquant les rubans qui attachaient les cheveux de la fillette, elle ne put réprimer un large sourire.

— Tu es très mignonne, mon colibri. Pour sûr, ton professeur et les autres élèves ne pourront que te trouver charmante.

Soudain, le cri du coucou de la pendule se fit entendre pour annoncer la demie de huit heures.

— Dépêchez-vous, intervint Molly en faisant signe à Florent et à sa fille de partir. Il ne faudrait pas que tu arrives en retard le premier jour, ma chérie. Et n'oublie pas ton étui de fusains et ton cahier à croquis. Je les ai déposés hier soir sur le meuble sur pied, à l'entrée du portique.

* * *

Mary s'affairait dans la cuisine à couper les légumes et à déplumer les poulets. N'étant pas des corvées pour elle, elle effectuait ces tâches en fredonnant. Les souvenirs de sa vie de prostituée au service du mercantile Grigori s'étaient peu à peu estompés de sa mémoire. Parfois, son regard se voilait de chagrin d'avoir perdu son fils John, qu'elle avait dû donner en adoption dès sa naissance. Il y avait maintenant près de treize ans. Le seul espoir qu'elle avait de le revoir résidait dans la marque en forme de fer à cheval, que l'enfant avait près de l'œil gauche. Depuis qu'elle était employée comme domestique chez les Rousseau, elle arpentait chaque semaine, lors de ses deux après-midi de congé, les quartiers de la ville dans l'espérance de l'entrevoir au coin d'une rue ou dans un lieu public.

C'est d'ailleurs pendant l'une de ses promenades qu'en mai dernier, elle avait croisé une ancienne connaissance : une prostituée, une Irlandaise elle aussi, qui avait autrefois travaillé à la même taverne qu'elle. Mary descendait l'escalier Casse-Cou qui

relie, au milieu de la côte de la Montagne, une partie du quartier Saint-Jean au port. Lorsque la femme avait relevé la tête, Mary avait aussitôt reconnu le visage rouge et vérolé d'Harriet Murphy. Manquant de souffle, cette dernière montait péniblement les marches de bois. À l'évidence, lorsqu'elle croisa la domestique des Lockwell, elle parut étonnée. En remarquant la tenue soignée de son ancienne collègue, la fille de joie avait émis un petit sifflement avant de l'apostropher :

— Mary McKinsey! Ça alors, la rouquine, si je m'attendais à te rencontrer un jour! Nous ne t'avons jamais revue après que les policiers t'ont emmenée les deux mains liées dans le dos, comme une misérable ivrogne. Fluette comme tu étais, nous étions persuadées que tu étais morte en prison!

Mary s'était efforcée de lui sourire, mais n'avait pu s'empêcher de lui lancer un regard condescendant.

— Pauvre Harriet! Comme ça, les filles et toi, vous avez cru les racontars du père Grigori! Dis-moi, relèves-tu toujours tes jupes pour le compte de ce vieux pervers?

Habitée aux sarcasmes, Harriet avait haussé les épaules d'indifférence.

— Le patron! Il est mort il y a trois ans. C'est la Robillard, après l'avoir enduré dans son lit pendant bien des années et soigné dans ses derniers jours, qui a hérité du commerce. La gueuse, elle avait bien calculé son affaire!

Conservant son air digne, Mary lui avait annoncé :

— Eh bien! Tu pourras dire aux filles que je n'ai passé qu'une seule nuit dans un cachot et qu'aussitôt qu'ils m'ont

retrouvée, mes maîtres ont payé la caution et m'ont repris à leur service. Depuis plus de cinq ans, je suis devenue M^{me} Bolduc, et mon mari, malgré qu'il sache tout de mon passé, m'aime. Alors, ne vous inquiétez plus pour moi, les belles!

Un éclair de jalousie était passé dans les yeux d'Harriet, bien vite assombris par un sentiment d'humiliation.

— Je ne suis pas idiote, j'ai tout de suite vu que t'étais bien fringuée, avait-elle rétorqué. Et puis, tu n'as pas besoin de faire ta pimbêche avec celles qui n'ont pas eu ta chance. Justement, maintenant que tu es devenue une dame, tu n'aurais pas quelques pièces pour moi? S'il y a quelqu'un qui peut me comprendre, c'est bien toi, la rouquine. Dans le temps, tu ne crachais pas sur une bonne pinte de bière avant d'aller faire le tapin.

Ces mots avaient rappelé à Mary le misérable dénuement dans lequel elle s'était déjà trouvée. Elle avait été prise d'une sensation de frayeur et toute prétention l'avait quittée. Elle avait soudain saisi, dans toute son ampleur, l'image de la malheureuse qu'elle aurait pu devenir, si le D^r Rousseau ne s'était pas trouvé sur sa route. Les mains tremblantes, elle avait donné deux sous à la femme déchuë, puis avait dévalé l'escalier sans se retourner.

Cette pitoyable période de mon passé me rattrapera-t-elle donc toujours! avait-elle songé, découragée.

Deux jours plus tard, elle avait lu dans *Le Journal de Québec* que, ce soir-là, deux soldats avaient découvert le corps sans vie d'une prostituée dans un bosquet aux alentours des Plaines.

Victime d'un meurtre, une certaine Harriet, aux dires des habitués du parc, avait été étranglée et étrangement marquée d'une croix au front. Plus fort que de la compassion, la culpabilité avait envahi Mary, qui depuis, se demandait ce qu'elle aurait pu faire pour aider la malheureuse. Un vieux dicton irlandais lui était alors revenu à la mémoire : *Il fait mauvais aller au bois quand les loups se mangent entre eux.*

Florent la trouva ainsi une cuillère en bois à la main, remuant distraitemment le contenu de ses chaudrons, la tête renversée et l'air absent.

— À quoi penses-tu, ma jolie ? lui demanda-t-il en se plaçant derrière elle pour la prendre par la taille.

— Que j'ai la chance d'être aimée !

Elle se retourna vers lui et s'éleva sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

Florent Bolduc était né à la campagne, dans un petit village de l'autre côté du fleuve. Il était le neuvième d'une famille de onze enfants, tous des garçons. Au grand désespoir de sa mère, d'ailleurs, qui, au fur et à mesure que les tâches ménagères s'accumulaient, déplorait que l'aide domestique, elle, se faisait rare. Elle avait donc réussi à convaincre son mari que ses trois derniers gamins resteraient auprès d'elle. Florent et ses deux cadets avaient dû apprendre à faire le lavage et l'époussetage, à frotter les planchers, ainsi qu'à s'occuper du jardin de fleurs et du potager. Elle n'avait accepté de les laisser aller aux champs que pendant la période des semences et celle des récoltes.

C'est ainsi que Florent était devenu, malgré lui, un homme à tout faire, tant jardinier, palefrenier, qu'homme de maison. À seize ans, sachant qu'il n'hériterait pas de la terre familiale, il était parti pour la grande ville afin de gagner sa vie. Cela faisait maintenant plus de trente ans qu'il était au service des Rousseau, qui l'avaient choisi pour seconder la bonne de l'époque, M^{me} Adèle.

C'est à la suite du décès de cette dernière, à l'hiver 1855, qu'ils avaient engagé Mary comme domestique. Florent n'oublierait jamais le jour où Molly lui avait présenté cette timide et chétive femme. Il l'avait trouvée belle, bien qu'elle lui avait semblé plus âgée que les vingt-huit ans qu'elle leur avait déclaré avoir. Quand cette rousse, qui portait une robe usée et de vieilles godasses aux pieds, s'était présentée devant lui, il avait d'abord remarqué ses yeux d'un vert émeraude. Il avait été frappé par ce regard apeuré, empreint de soulagement, comme si elle avait échappé à l'enfer et qu'elle avait réussi, de justesse, à sauver sa peau.

Ce jour-là, comme en cet instant, les yeux de Mary avaient cette expression troublante, qui passait de la gaieté à la mélancolie en une seconde. Il serra davantage sa femme entre ses bras. Il avait toujours su qu'une certaine fragilité l'habitait et qu'il devrait se montrer patient avec elle.